Р 2721
6 11 3
10
УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 34.467.

LES

SLAVES

DU SUD

ET LEUR CIVILISATION

PAR

LOUIS LEGER

(EXTRAIT DE LA *REVUE MODERNE*.)

PARIS
IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL
30, RUE DU BAC, 30
1869

Les pages suivantes sont le résumé de la première leçon des cours de littératures slaves que nous avons ouvert à Paris le 10 décembre dernier. Le cours de cette année expose l'histoire littéraire des Slaves du Sud. La première leçon commençait par des remercîments à M. le ministre de l'instruction publique et à notre excellent maître M. Alexandre Chodzko. Venaient ensuite quelques notions générales d'ethnographie slave que les lecteurs retrouveront au deuxième chapitre de notre *Étude sur la Conversion des Slaves au christianisme*. Il nous a paru inutile de les réimprimer ici.

D'après les statistiques les plus autorisées, les douze millions de Jougo-Slaves se répartissent ainsi : Serbes et Croates, quatre à cinq millions, Slovènes un million deux cent mille, Bulgares, au moins cinq millions. Les Serbes et les Croates, malgré la différence des alphabets et des dialectes, ne parlent en réalité qu'une seule et même langue : le slovène sert de transition entre les idiomes du sud et ceux du nord. Les Bulgares ont une langue à eux. Les peuples jougo-slaves occupent un espace très-étendu. De Goritz à Temesvar au nord, d'Antivari à Thessalonique au sud, ils dominent les bassins de la Save, de la Drave, du Danube inférieur, les Alpes et le Balkan. Ils occupent l'Istrie, la Carniole, une partie de la Carinthie et de la Styrie, la Croatie, la Dalmatie, la Slavonie avec ses frontières militaires, une partie du Banat, la principauté de Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Montenegro, la Bulgarie. Ils confinent aux Italiens, aux Allemands, aux Madgyares, aux Turcs, aux Grecs et aux Albanais. La place qu'ils paraissent occuper dans l'histoire ne répond pas à l'étendue de leur territoire. Mais leur histoire nous est cachée le plus souvent par celle des nations voisines, et nous n'avons pas le droit de la juger d'après notre ignorance.

C'est vers l'époque de la chute de l'empire romain que les Slaves apparaissent dans les régions du Danube, et commencent à occuper les pays habités jusqu'alors par les peuples Thraco-Illyriens et par les Grecs. Peut-être les recherches archéologiques et ethnographiques démontreront prochainement qu'ils existaient depuis longtemps dans ces contrées. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au quatrième siècle on les voit déjà lutter contre les Goths, qu'un peu plus tard ils figurent dans les armées d'Attila et dans celles des empereurs byzantins. Il paraît démontré que Justinien était Slave : né en Dalmatie, il s'appelait Oupravda (vérité), et ce nom vraiment fatidique pour un législateur répond exactement au latin Justinianus. Bientôt les Slaves ne se contentent pas d'un rôle secondaire, ils occupent les deux Mésies, et le nom de Slavinie (Σκλαβηνια) donné par les chroniqueurs à une partie de l'ancienne Macédoine prouve que l'empire romain se vit obligé de compter avec eux.

Vers le sixième siècle, d'autres Slaves chassés par les Avares s'établissent dans la Pannonie, où peut-être ils retrouvèrent des colons de leur race. C'est d'eux que sort le peuple Slovène. Divisés en tribus comme presque tous les peuples slaves, les Slovènes furent facilement soumis d'abord par les Avares, ensuite par les Francs. Effrayé par les attaques répétées des Avares, l'empereur Héraclius, au début du septième siècle, appelle pour

leur résister les Croates et les Serbes, établis alors au pied des Carpathes. Il leur concède des terres sur les bords de la Save et du Danube; il en fait une sorte de Marche slave contre les barbares. Parents par la race et par la langue, les deux peuples forment des états démocratiques et fédératifs sous la suzeraineté de Byzance. Ainsi, dès leur début en Europe, ils apparaissent comme les défenseurs de la chrétienté contre la barbarie asiatique. Ce noble rôle ils le gardent durant toute leur histoire, ils le continuent encore aujourd'hui; mais leur organisation trop libérale aboutit fatalement à l'anarchie et compromet le développement de leur nationalité. En vain au septième siècle le prince Samo essaye de grouper ses compatriotes contre les Francs, sa tentative échoue. C'est un peuple touranien qui vient fonder le premier Etat fort chez les Slaves du sud. Les Bulgares originaires des bords de la mer Noire pénètrent chez les Slaves de Macédoine; ils sont bientôt absorbés par eux et acceptent leur langue. Du mélange des deux peuples naît l'Etat Bulgare, qui, à travers diverses vicissitudes, durera jusqu'à la bataille de Nicopolis (1396), et compte parmi ses chefs d'illustres souverains : le tsar Siméon, Asen, le noble et glorieux Asen, suivant la chronique byzantine, dont le peuple bulgare, malgré cinq siècles d'esclavage, n'a pas encore perdu la mémoire.

L'Etat serbe se constitue après une longue période d'enfantement sous la dynastie des Némnina. Elle donne à la Serbie sept rois et deux tsars, dont le plus célèbre, Etienne Douchan, conquérant et législateur, peut être appelé avec raison, le Charlemagne de l'Orient. Tombé en 1389 à Kossovo avec Lazare, cet Etat renaît avec Karageorges au début du dix-neuvième siècle. Il est aujourd'hui l'orgueil et l'espoir des Slaves du sud. D'ailleurs, même après Kossovo, la race serbe a su trouver dans le Monténégro une citadelle inaccessible : elle y garde pendant des siècles les germes de sa future indépendance.

La Croatie, malgré le voisinage des Allemands et des Madgyares, devient un état indépendant. Elle se convertit de bonne heure au christianisme.

Au onzième siècle le prince Zvonimir obtient du pape la couronne royale. L'Etat Croate n'est pas, comme on l'imagine peut-être, un ensemble de hordes barbares sauvages et indisciplinées; c'est un royaume organisé avec une hiérarchie civile et religieuse. S'il emprunte à l'empire romain ou germanique une partie de sa constitution, il garde cependant les idées démocratiques et libérales, si chères à la race slave : les Slaves, suivant le mot de Tacite, semblent toujours préférer les périls de la liberté à la sécurité

de l'esclavage. Le trône est héréditaire dans la famille régnante, mais le peuple garde son droit d'élection. Dès le dixième siècle les chefs croates avaient reçu tantôt de Byzance, tantôt de l'Occident leur titre royal. Zvonimir le tient directement du pape; il est couronné en 1076 à Spalato par l'archevêque et reçoit du Saint-Père l'étendard et l'épée. Autour du souverain se groupent, non pas comme chez les Germains, les guerriers, mais les propriétaires du sol, les *vlastela*. Il a sa cour, ses hauts dignitaires, le palatin, le chancelier, le majordome, le chambellan, l'échanson, l'écuyer; il a sa liste civile. Il réside ordinairement à Belgrade (aujourd'hui Zara-Vecchia) en Dalmatie. Les principaux magistrats du pays sont les bans, les joupanrs, les centeniers; ils gouvernent les provinces douées d'une large autonomie. Des assemblées nationales décident les grandes questions de paix et de guerre ou de législation. Les assemblés provinciales et municipales règlent les questions intérieures. L'esclavage est inconnu. Le clergé a pour chef l'archevêque de Spalato, archevêque de Dalmatie et de Croatie. Il jouit d'une légitime influence et consacre ses soins à l'éducation du peuple.

Au début du douzième siècle, à l'extinction de la dynastie nationale la couronne passe sur la tête du roi de Hongrie, mais l'acte du couronnement stipule expressément les libertés de la Croatie : il n'y a entre les deux Etats qu'une union personnelle; c'est sur ce principe que se développe le droit public de la Croatie, et c'est faute de le connaître que l'on ne peut comprendre les questions encore pendantes entre la Hongrie et la Croatie(1). D'ailleurs, si elle disparaît en apparence de la scène de l'histoire, la Croatie ne cesse pas d'y jouer son rôle. Comme la Pologne et la Bohême au nord, elle est au midi la sentinelle avancée de l'Europe contre l'invasion asiatique, elle en est le rempart de la chrétienté contre les Turcs : *Ante murale Europæ contra immanissimum nominis christiani hostem*. Après avoir lutté à son début contre les Avarès et repoussé les Tartares, elle luttera sans relâche contre les Turcs; ils feront flotter l'étendard du prophète sur les murs de Bude, mais non pas sur ceux d'Agram.

La Dalmatie tombe aux mains des Vénitiens; mais Raguse, la Venise slave, garde son indépendance et devient l'asile florissant du commerce, de la littérature et des arts.

Certes, à en juger par cette rapide esquisse, la destinée des

(1) La transaction récente entre la Hongrie et la Croatie n'a pas, comme on le croit volontiers, résolu ces questions. Voyez notre article : *Agram et les Croates*, dans la *Revue moderne* du 25 avril 1868.

Slaves du Sud n'a pas été des plus heureuses; mais il faut se rendre compte de tous les obstacles contre lesquels ils avaient à lutter. Ils ont tour à tour vu fondre sur eux les Francs, les Italiens, les Madgyares, les Grecs, les Tartares et les Osmanlis. Ne leur a-t-il pas fallu une vitalité merveilleuse pour résister à la force absorbante d'ennemis si divers et si redoutables? N'est-il pas bien remarquable qu'en des circonstances si difficiles ils aient pu développer une civilisation nationale et se créer une place, humble, sans doute, mais honorable parmi les peuples européens?

II

De tous les peuples jougo-slaves, c'est le peuple bulgare qui est aujourd'hui réduit à la plus intime condition. C'est lui qui cependant a été le précurseur et l'initiateur des autres. C'est de Thessalonique que partent au neuvième siècle les deux apôtres slaves, Cyrille et Méthode, pour évangéliser la grande Moravie(1); c'est en langue bulgare que l'Ecriture est traduite pour la première fois. Jusque-là les Slaves n'avaient eu d'autre littérature que le vaste trésor de leurs chants populaires; ils ne connaissaient qu'une écriture rudimentaire. Cyrille et Méthode inventent un alphabet et font entrer la lange slave dans la vie littéraire. Ils laissent, eux et leurs disciples, un grand nombre de livres religieux. Cette littérature ecclésiastique trouve un protecteur éclairé dans la personne de Siméon, le premier tsar de Bulgarie, qui prend lui-même place parmi les écrivains slaves. Après son règne, une secte s'élève en Bulgarie, celle des Bogomiles qui donne naissance à une vaste et curieuse littérature, celle des livres dits *apocryphes*. Mêlant au dogme chrétien les doctrines manichéennes et les traditions défigurées de la mythologie païenne, leurs livres ne sont pas moins précieux pour l'histoire religieuse que pour l'étude des fables slaves et de la littérature grecque byzantine. On y retrouve les héros de tant de cycles épiques au moyen âge : Alexandre, Salomon, les vainqueurs de Troie, La critique a signalé d'intéressants rapprochements entre les livres apocryphes et quelques-uns des chants serbes et bulgares. Il est regrettable que la plupart des textes ne soient pas encore publiés.

(1) Voir notre livre : *Cyrille et Méthode*, étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme. Paris 1868.

Peu de temps après Cyrille et Méthode, on voit fleurir chez les Slaves du Sud deux alphabets. L'un, dit *cyrillique*, le plus connu des deux, se développe chez les Bulgares; l'autre, dit *glagolitique*, fleurit chez les Croates et chez les Slovènes. Il s'emploie encore aujourd'hui sur les côtes de Dalmatie.

De la primitive littérature sacrée chez les Slovènes, il ne reste qu'un monument, les *manuscrits de Frisingen*. On ne s'étonnera pas de cette rareté si l'on songe à la lutte qu'ils durent soutenir contre le germanisme. Certes, les Allemands ont le droit d'être fiers de leur civilisation; personne plus que nous ne l'admire et ne la respecte; mais il serait souverainement injuste, de la part des Allemands, de reprocher aux peuples voisins une indigence à laquelle ils les ont le plus souvent réduits, non pas, comme ils le prétendent trop volontiers, par la supériorité morale de la culture, mais par la supériorité matérielle de la force brutale.

La littérature glagolitique, étouffée si tôt chez les Slovènes, se développa plus librement chez les Croates. Elle eut à lutter contre les résistances du clergé latin; elle a laissé néanmoins de nombreux monuments poétiques et religieux. On s'occupe aujourd'hui à les recueillir et à les publier : un grand nombre sont encore inédits.

La Serbie, sous la période des Némanias, atteint un haut degré de civilisation; il nous reste de cette époque des monuments encore admirés aujourd'hui, des médailles, des œuvres théologiques, historiques, des recueils de lois, dont le plus célèbre est le code du tsar Douchan. L'influence religieuse détournait les esprits de la littérature populaire, et les modèles byzantins, les seuls que l'on connût, ne pouvaient, on le comprend, produire des œuvres qui leur fussent supérieures.

Au moment où la littérature serbe allait peut-être entrer dans une nouvelle période, le désastre de Kossovo (1389) en arrête brusquement le développement. Tandis que la chute de Constantinople initie l'Occident aux littératures classiques et provoque la Renaissance, la Bulgarie et la Serbie voient s'appesantir sur elles les ténèbres de l'oppression musulmane. Mais le Montenegro garde son indépendance, accueille l'imprimerie récemment découverte dans ses libres montagnes « dans son nid de libres faucons, » comme dit la poésie populaire. Raguse offre une généreuse hospitalité aux Serbes opprimés. C'est dans ses murs et autour d'elle que se développera la littérature laïque des Slaves du Sud à partir du quinzième siècle.

Cette petite ville, qui ne compte aujourd'hui que sept à huit

mille habitants, était alors une république florissante comme le sont encore, au nord de l'Allemagne, Lubeck, Brême et Hambourg. Sa population est slave, de race serbe; elle s'appelle en slave *Dubrovnik*. Fondée par des colons romains sur les débris de l'ancienne Epidaure, elle reçut d'eux une constitution aristocratique qu'elle conserva lorsque les Slaves se furent établis dans ses murs. Elle sut défendre son indépendance contre les empereurs grecs, les princes serbes et même contre sa puissante rivale, la république de Venise; au treizième siècle, elle dut cependant reconnaître la suzeraineté des doges; elle s'en délivra en 1358, mais pour passer sous le protectorat de la Hongrie. A la fin du quatorzième et au début du quinzième siècle, elle devient l'une des plus florissantes cités de la Méditerranée. Elle entre en relations commerciales avec Gênes, Messine, Syracuse, avec les princes serbes et bosniaques, plus tard avec les sultans ottomans; ses vaisseaux sillonnent toutes les mers; elle en compte jusqu'à trois cents; elle fait entrer dans son trésor jusqu'à 7 millions de sequins; elle a des agents et des consuls dans toute la péninsule hellénique, en France, en Espagne, des colonies à Novi-Bazar, à Bucharest, à Andrinople. Son territoire s'arrondit par des acquisitions successives. Dans la ville seule, le nombre des habitants s'élève à quarante mille. Les progrès des Turcs ne nuisent point à son développement. Raguse accepte, au besoin, le protectorat de la Porte et continue son commerce; ses vaisseaux vont fonder des comptoirs en Perse, dans les Indes et jusqu'au nouveau monde. Au milieu du dix-septième siècle, un tremblement de terre renverse une partie de la ville; un grand incendie ajoute encore à l'horreur de cette catastrophe. Raguse se relève avec l'aide du pape, des villes italiennes et même du sultan; mais, sous l'influence des jésuites, elle renonce aux idées de tolérance qui avaient jusque-là assuré sa fortune : elle interdit l'accès de son territoire aux Bosniaques orthodoxes. Cette mesure porte un coup funeste à son commerce. En vain Pierre le Grand intervient en faveur de ses coréligionnaires. En 1774, Raguse est obligée de céder à la force : l'amiral Orloff saisit ses vaisseaux, et la république est obligée de tolérer l'érection d'une chapelle orthodoxe. Napoléon arrive, la supprime d'un trait de plume et crée un duc de Raguse. On sait le reste. Raguse, en 1815, tombe aux mains de l'Autriche, et le despotisme viennois l'étouffe dans son étreinte.

Raguse n'a pas été seulement grande par le commerce et la richesse; comme Venise, elle sut aimer et cultiver les lettres, les sciences et les arts : elle a sa place marquée dans l'histoire de

la civilisation européenne. Dès la chute de Constantinople, elle accueille dans son sein d'illustres réfugiés, les Chalkondyle, les Lascaris. Ils font chez elle de nombreux disciples.

La littérature se développe à Raguse sous un double aspect. Slaves par la race, ses habitants sont souvent contraints par les nécessités commerciales et diplomatiques de recourir à la langue italienne; ils cultivent aussi avec ardeur le latin, cette langue si chère à la Renaissance. Ceux d'entre eux qui écrivent en italien et en latin se font de bonne heure une réputation européenne. Tels sont le théologien Stoitch, le poëte latin Crievitch, couronné à Rome à l'âge de dix-huit ans; au seizième siècle, c'est un Ragusain, *Giorgio di Ragusa*, qui publie la première théorie du commerce : *Della mercatura et del mercante perfetto.* Un autre Ragusain, Getalditch, applique le premier l'algèbre à la géométrie dans son ouvrage : *De resolutione et compositione mathematica.* Banduri de Raguse, le savant auteur de l'*Imperium orientale*, fut membre de notre Académie des Inscriptions. Dans les sciences métaphysiques et mathématiques, il suffira de citer le médecin Baglia et le célèbre mathématicien Boskovitch, qui vécut longtemps à Paris et dont Lalande a fait l'éloge. On a publié en 1841 une *Galerie des Ragusains illustres;* elle ne comprend pas moins de quarante-huit personnages. Quelques-uns, comme ceux que nous venons de citer, ont un caractère italien ou cosmopolite; mais il en est d'autres qui appartiennent en propre à la littérature slave. A Raguse fleurit une école dont quelques écrivains peuvent être comparés aux plus illustres de l'Italie. Jean Gundulitch combine les éléments italien, slave et oriental dans son grand poëme de l'*Osmanide*. Il y célèbre la lutte des chrétiens contre les musulmans ; il chante la valeur des Polonais, ces intrépides chevaliers de la chrétienté. De rares beautés, une versification harmonieuse, une langue admirable, placent son poëme à côté de la *Jérusalem délivrée.* Les œuvres de Gundulitch eurent un tel retentissement que l'Italie elle-même s'en émut. Ferdinand II, duc de Toscane, voulut apprendre la la langue illyrienne, et le jésuite Marin Gundulitch, parent du poëte, vint à Florence, où il l'enseigna pendant trois ans. Le rival de Gundulitch, Palmotitch, dans sa *Christiade*, surpasse Vida et annonce Klopstock. Au dix-huitième siècle, le franciscain André Katchitch s'inspire de la poésie populaire et écrit sur l'histoire de la nation slave un grand poëme encore aujourd'hui populaire dans toute l'Illyrie. Telle était, à la fin du dix-huitième siècle, la vitalité de la poésie slave à Raguse, que des étrangers eux-mêmes se mirent à la cultiver. Le fils d'un ambassadeur

français à Raguse, Bruère Deriveaux, se distingue comme poëte satirique sous le nom slave de Bruérovitch. Phénomène curieux et qui prouve que Raguse n'était pas, comme on le croit trop volontiers, une colonie italienne.

III

L'histoire de Raguse montre clairement que la race slave n'est pas, en somme, aussi déshéritée qu'on se plaît à dire, et que si quelque chose lui a manqué jusqu'ici, ce n'est pas le génie, mais bien l'élément vital sans lequel le génie ne peut vivre, la liberté.

De la liberté civile et politique était née la littérature ragusaine. Dès premières luttes de la liberté religieuse, c'est-à-dire de la réforme, naît la littérature slovène. Luther venait de créer la prose allemande ; d'humbles prédicateurs traduisent la Bible en slovène, prêchent et fondent une imprimerie à Lublania (Laybach). A côté des écrivains religieux apparaissent les grammairiens. Le réformateur Bohoricz écrit la grammaire de sa langue et la compare aux autres idiomes slaves, sans en excepter le ruthène et le moscovite. C'est là, je crois, le premier essai de panslavisme grammatical. Nous en aurons bien d'autres exemples. Les livres slovènes se multiplient, le peuple s'éveille ; mais sa liberté ne sera pas de longue durée : les Habsbourg et les jésuites, leurs dévoués instruments, se chargent d'y mettre bon ordre. En 1616, ils brûlent les livres par milliers à Laybach, comme ils feront plus tard à Prague et dans toute la Bohême. La littérature slovène est étouffée. Elle renaîtra avec la première aurore de la liberté sous Joseph II. Cette fois elle étend son cercle d'action, et commence à disputer sérieusement le terrain à l'Allemand : les idées modernes pénètrent l'empire décrépit des Hapsbourg. On traduit en slovène *le Mariage de Figaro*. Des poëtes nationaux apparaissent ; l'un d'entre eux, le plus grand, Vodnik, crée le journalisme slovène. Napoléon, en 1809, conquiert et organise les provinces illyriennes. Le slovène prend dans l'enseignement la place jusque-là occupée par l'allemand. L'Illyrie ressuscitée salue avec transport son libérateur. Vodnik écrit son ode la plus populaire : *le Réveil de l'Illyrie*.

On peut constituer un cycle épique avec les poëmes qu'a inspirés Napoléon depuis Hugo jusqu'à Manzoni, depuis Pouchkine jusqu'à Hérédia. Il n'est pas sans intérêt de voir les vers dans lesquels Vodnik acclame le César moderne. L'auteur se rattache

à l'idée que l'Illyrie a de tout temps été slave. Voici en quels termes il fait parler sa patrie ressuscitée :

LE RÉVEIL DE L'ILLYRIE

Napoléon a dit : Réveille-toi Illyrie. — Elle s'éveille, elle soupire : Qui me rappelle à la lumière?

O grand héros est-ce toi qui me réveilles? tu me donnes ta main puissante, tu me relèves.

Que te donnerai-je? Je regarde autour de moi : à peine puis-je reconnaître mes enfants.

Où sont Mésula et Terpo, mes villes? Emon, Kardona, à peine puis-je vous reconnaître.

Qui me rendra ces guerriers dont le chef spartiate eut jadis tant de terreur?

Depuis qu'existent nos neigeuses montagnes, depuis qu'elles sont à nous, notre gloire s'est répandue dans le monde entier.

Sur les rives du Pô le vaillant Gaulois fit trembler dans ses murs Rome avec son grand empire!

Il fut puissant sur la mer l'Illyrien tant que le Romain n'eut pas appris à construire des vaisseaux.

Avec le temps le Romain entre en guerre, apprend l'art de la mer et subjugue Gaulois et Illyriens.

Pendant sept siècles il s'étend au large : il ne veut avoir pour voisin aucun État.

Du nord l'ouragan fond sur lui, et l'édifice s'écroule sous l'attaque de maîtres nouveaux.

Arrivent maintenant le Frank, le Goth sous le nom d'Allemand : l'Illyrie reste dans l'ombre, oubliée.

Quatorze siècles durant la mousse la recouvre. Aujourd'hui Napoléon lui ordonne de secouer sa poussière.

Le Grec et le Latin l'appellent l'Illyrie, mais tous ses fils l'appellent la Slovénie.

Le citoyen de Raguse, l'habitant du littoral, de Cattaro, de Goritsa, de Pokupa, tous de leurs anciens noms s'appellent Slaves.

De tout temps c'est là qu'a vécu mon peuple ; s'il en est quelque autre, dites-moi d'où il vient.

Avec Philippe et Alexandre nos pères ont eu de rudes guerres; sur la mer notre race a épouvanté les Latins.

Elle sera glorifiée, j'ose l'espérer. Un miracle se prépare, je le prédis.

Chez les Slovènes pénètre Napoléon; une génération tout entière s'élance de la terre.

Appuyé d'une main sur la Gaule, je donne l'autre à la Grèce pour la sauver.

A la tête de la Grèce est Corinthe, au centre de l'Europe est l'Illyrie.

On appelait Corinthe l'œil de la Grèce; l'Illyrie sera le joyau du monde.

Ces strophes ailées dont notre pâle traduction indique à peine le mouvement lyrique, eurent dans toute l'Illyrie un immense retentissement.

Ainsi, à la fin du siècle dernier, le poète d'une humble tribu slave traçait à la France le programme d'une politique orientale vraiment juste et vraiment utile : délivrer l'Orient par les Slaves et par les Grecs; s'appuyer sur deux nationalités régénérées, dont l'amitié nous assurerait une précieuse alliance, tel était l'idéal de Vodnik. Faut-il ajouter que nous ne l'avons pas réalisé?

En 1815 les provinces illyriennes sont rendues à l'Autriche. Vodnick meurt dans la misère. Mais l'élan qu'il a donné ne s'arrêtera plus. Le journal *Novice*, fondé en 1843, en devient l'organe et l'expression. D'autres journaux se fondent à Klagenfurt (Celovee), à Marburg (Mariborg), à Trieste Colonie italienne jetée parmi les Slovènes. Enfin, en 1863, s'établit à Lublania (Laybach) la *Matica Slovenska*, société littéraire à qui l'on doit déjà d'importantes publications. La littérature Slovène puise d'ailleurs une force sans cesse renouvelée dans la littérature serbo-croate, avec laquelle elle est peut-être destinée à se confondre un jour.

IV

Chez les Croates comme chez les Slovènes, c'est la réforme qui met en honneur la langue nationale. Grâce à Dieu, l'allemand n'avait pas pénétré en Croatie, et le clergé catholique fut bien obligé, pour combattre les prédicateurs protestants, de recourir à l'idiome illyrien. Au seizième et dix-septième siècle la Propagande imprime beaucoup d'ouvrages religieux en cette langue, alors si florissante à Raguse. Elle institue à Rome des censeurs pour l'illyrien; elle fait réviser la vieille liturgie slave, encore persistante sur le littoral dalmate; elle étend son action sur la Slavonie et sur la Bosnie turque. Cette littérature religieuse provoque le développement d'une littérature laïque. La décadence du latin comme langue politique, les tentatives des Hongrois pour lui substituer l'idiome magyare excitent les Croates à la culture de leur langue. Les monuments ragusains apprennent de quels raffinements elle était capable. Mais c'est la Serbie qui, par son insurrection, donne le véritable signal de la régénération politique et morale.

Sur les sommets des Alpes un coup de fusil tiré par la main

d'un chasseur imprudent suffit à déterminer une de ces avalanches qui font trembler la montagne jusqu'en ses fondements. Ainsi le premier coup de fusil qui retentit dans les forêts de la Choumadia ébranla tout le monde jougo-slave.

Unis par la communauté d'origine et l'identité de langue, les Serbes et les Croates avaient été séparés de bonne heure par les circonstances politiques et religieuses. Ils s'étaient rapprochés depuis qu'au dix-huitième siècle de nombreuses colonies de Serbes étaient venues s'établir dans le sud de la Hongrie; mais ces colonies ne menaient qu'une vie incertaine et précaire, malgré les promesses solennelles des empereurs autrichiens. L'insurrection des Serbes sous Karageorges amena la délivrance d'une partie de leur nation. Tandis que Georges et ses vaillants compagnons arrachaient à l'oppression musulmane les contrées de la Serbie actuelle, l'immortel Karadjitch recueillait dans le peuple ces chants où revivent les désastres et les splendeurs passées de la nation serbe, précieux patrimoine dont aucune autre nation ne pourrait se glorifier. Ce fut pour les Slaves du sud une soudaine et merveilleuse révélation. Le rival de Karadjitch, Dosithée Obradovitch, crée la prose serbe. Jusque-là on ne s'était servi que d'un slavon plus ou moins corrompu. La renaissance de la littérature serbe s'affirme en Hongrie par la fondation d'une *matitsa* (société littéraire) à Novisad (Neusatz) en 1826, en 1840 par celle de la société littéraire de Belgrade. La Serbie organise son enseignement : ce petit pays dont les libérateurs ne savaient pas lire, compte aujourd'hui près de quatre cents établissements d'éducation et vingt mille écoliers. Et la Serbie régénérée trouve de grands écrivains pour chanter sa gloire présente et ses misères passées. Le Montenegro tressaille dans ses montagnes ; il relève son antique imprimerie à Tsettinié; le prince Petrovitch Negoch rivalise dans ses beaux poèmes avec les chantres anonymes de la vieille Serbie. En face de cette résurrection, en face du mouvement panslaviste littéraire dont Prague, la Prague dorée si chère aux Slaves a donné le signal, Agram s'émeut. Depuis la chute de Raguse elle était devenue le centre politique et littéraire de la Croatie et de la Dalmatie. La diversité des dialectes provinciaux était un obstacle à l'unité de la littérature. Appuyé d'une part sur les chefs-d'œuvres ragusains, de l'autre sur les chants serbes, un publiciste éminent, Louis Gaï (Gaj), entreprend de réunir en un tout harmonieux les forces dispersées de l'Illyrie. Comme Vodnik il veut, lui aussi, ressusciter l'Illyrie, et, plus heureux que lui, il ne compte pas sur les résultats d'une conquête éphémère. Le patriotisme croate, excité par les

prétentions magyares seconde cette noble entreprise. L'*Illyrisme*, c'est le nom qu'on a donné à ce mouvement, enfante une génération poétique souvent rivale de l'école ragusaine, et donne aux Croates la force morale nécessaire pour assurer leur existence en face de la Hongrie. En vain ce nom d'*Illyrisme* est-il proscrit par un gouvernement despotique et ombrageux. A la littérature illyrienne se substitue la littérature jougo-slave, et ce nom a une portée bien autrement grave; il s'appuie non sur le passé, mais sur le présent, et il est pour ceux qui l'adoptent un gage d'avenir. Une société d'histoire jougo-slave est fondée à Agram en 1850; à la fougue des premières années elle substitue la science et la méthode; elle annonce et prépare l'académie jougo-slave qui, grâce aux lenteurs inséparables d'une sage et paternelle administration, n'a pu s'ouvrir qu'en 1867. Mais cette institution ne suffit pas aux Croates, ils veulent aussi fonder une grande université nationale; ils y arriveront à coup sûr. Qu'ils viennent de Vienne ou de Pesth, les obstacles ne sont pas de nature à les décourager, plus ils ont à lutter, plus ils se croient sûrs de la victoire.

V

Il ne faut pas s'imaginer que ce mouvement de renaissance ait un caractère artificiel et soit destiné à s'éteindre après avoir jeté un éclat passager; non, il a ses racines dans le peuple, dans l'histoire. Plus les années avanceront, plus il se développera : la jeunesse serbe et croate s'apprête à continuer dignement l'œuvre de ses pères; elle jouit des résultats de leurs travaux, elle aspire à les étendre. La jeunesse serbe vient de fonder une association qui, sous le nom d'*Omladina*, étend ses ramifications partout où se parle la langue serbe, et cette association a ses réunions annuelles, qui sont des fêtes nationales, ses caisses, ses publications. Son but est d'instruire le peuple, et elle remplit ce but. Au lendemain de la catastrophe qui l'a frappée, de la mort du noble prince Michel, la Serbie va ouvrir le théâtre national, qui a été la dernière œuvre de son regretté souverain. Ce théâtre ne sera pas seulement un lieu de divertissement destiné à charmer les loisirs de quelques oisifs, mais une école de morale et d'histoire. Il n'est pas jusqu'aux Bulgares, ce pauvre peuple déshérités qui, dans le fond de ses forêts et de ses montagnes, sous la double oppression des Turcs et des Fanariotes, ne sache ce que vaut l'instruction et n'aspire à ses bienfaits. Le meilleur moyen

de se faire bien venir du paysan Bulgare (les récents récits de voyageurs nous l'attestent), c'est de lui apporter quelque-uns des livres imprimés à Bucharest, à Odessa et à Constantinople. Chez ce peuple même on peut signaler les premiers signes d'une naissance à la vie littéraire.

Je causais un jour avec l'un des plus célèbres héros du Balkhan, le Haydouk (Clephte) Ilia : « Frère, me disait-il, notre peuple est un bon et digne peuple, mais il lui manque une chose, la civilisation. » L'homme qui m'exprimait ce regret ne savait lui-même ni lire ni écrire! Puisse-t-elle bientôt luire cette civilisation sur les Bulgares, et puisse le nom de la France être attaché à leur régénération, comme il l'était naguère à celle de la Grèce et de la Roumanie!

Résumons-nous : Ainsi, dès que le christianisme vient apporter aux Slaves du sud les premiers éléments de notre civilisation, ils les acceptent et les développent en Bulgarie, en Croatie, en Serbie. La littérature bulgare et serbe, comme toutes les littératures primitives du moyen âge, a d'abord un caractère religieux, juridique et historique. Au moment où elle va se transformer, elle est arrêtée, étouffée par l'invasion musulmane. Elle trouve un abri à Raguse, et se remet à fleurir sous l'influence et malgré l'influence de l'Italie. La réforme lui imprime une nouvelle direction. Les conquêtes de Napoléon, les principes de notre Révolution, la délivrance de la Serbie, le slavisme de Prague lui donnent enfin un élan irrésistible, une force d'expansion que nul obstacle ne saura plus arrêter. Il n'y a pas, disait un ancien, de spectacle plus beau que celui du juste luttant contre l'infortune. Il n'y a pas, dirais-je à mon tour, de spectacle plus intéressant, plus digne du dix-neuvième siècle que celui d'un peuple, morcelée en fractions diverses, mais luttant d'une lutte commune pour acquérir le droit d'avoir une civilisation. Cette lutte est glorieuse, même dût-elle n'aboutir qu'à une défaite. Mais aujourd'hui la victoire des Slaves est certaine. Il dépend de l'Occident de la précipiter et d'assurer pour jamais son influence dans ces pays où tant de sympathies sont prêtes à nous accueillir.

LOUIS LEGER.

Paris. — Imprimerie L. Poupart-Davyl, rue du Bac, 30.